Document généré le 16 avr. 2024 11:13

Séquences
La revue de cinéma

L'empire romain sur vidéo

André Caron

Numéro 153-154, septembre 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50295ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Caron, A. (1991). Compte rendu de [L'empire romain sur vidéo]. *Séquences*, (153-154), 71–77.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'empire romain sur vidéo

Ben Hur de William Wyler

Pour commémorer la restauration du *Spartacus* de Stanley Kubrick dont la sortie vidéo ne saurait tarder, nous avons pensé répertorier les films disponibles qui touchent à l'Empire romain, question de remettre *Spartacus* dans son contexte historique, mais aussi pour nous faire une idée des productions spectaculaires qui se faisaient à cette époque. La plupart des grands péplums américains furent réalisés dans les années 50, commençant avec *Quo Vadis* en 1951 et se terminant grosso modo avec *The Fall of the Roman Empire* en 1964.

Ce qui devient extrêmement intéressant, et ce que permet de faire la vidéo, c'est de prendre tous ces films et de les ordonner selon la chronologie historique. On obtient alors une vision d'ensemble fascinante, bien que fragmentée, allant de l'ascension à la décadence de l'Empire romain, de sa fondation en 750 avant Jésus-Christ jusqu'au règne de la dernière dynastie sous l'Empereur Commode en 192 de l'ère chrétienne (voir le tableau p. 77). Près de mille ans d'histoire à la portée de votre magnétoscope!

Il est certain que ces films en disent plus long sur l'époque où ils furent produits que sur la période historique qu'ils décrivent. C'était le temps de l'écran large dans tous ses états (Cinémascope, Cinérama, Technirama, VistaVision, Ultra-Panavision, Todd-Ao, Supertechniscope et autres gargarisants), de milliers de figurants, de têtes d'affiches impressionnantes (tout Hollywood y a passé), de décors somptueux, de costumes gracieux, d'armures étincelantes, de chevaux fringants, de combats épiques et de paraboles bibliques: du grand spectacle, du pain et des jeux! Certains de ces films sont difficilement supportables aujourd'hui, mais quelques-uns méritent que l'on s'y attarde. Depuis quelques années, les compagnies distributrices ont amélioré leur transfert vidéo, retournant aux négatifs originaux, remixant la trame sonore en stéréo, allant même jusqu'à reconstituer la durée originale de certains films. Quelques surprises d'envergure nous attendent donc dans cette sélection.

LA PÉRIODE D'AVANT CÉSAR

La fondation de Rome demeure enfouie dans les légendes et les superstitions. Ce n'est sûrement pas avec *L'Enlèvement des Sabines* de Richard Pottier que nous en apprendrons davantage. Produit par la France et l'Italie dans les années 60, il s'agit d'un traitement fantaisiste de cette époque historique où les Romains, regroupant alors surtout des hommes, enlevèrent les femmes du peuple des Sabins qui vivait dans les collines. Un Roger Moore tout jeune incarne Romulus, le roi fondateur de Rome. Il est entouré d'acteurs italiens et français, dont Francis Blanche (!) et Jean Marais (!) dans le rôle du dieu de la guerre, Mars. C'est un petit divertissement simple, naïf, amusant et sans prétention.

Pendant que Rome consolide les bases de son Empire en Italie, Alexandre le Grand assure la conquête des Perses, des Thraces, des Égyptiens et unifie la Grèce. Jules César sera plus tard influencé par la soif de pouvoir de l'illustre conquérant, élève d'Aristote. Malheureusement, le film de Robert Rossen (*Alexander The Great*, 1956, 135 min) manque de souffle épique, malgré la présence de centaines de figurants. Il représente le genre de spectacle rigide et étonnamment statique, typique des premiers films en Cinémascope. Richard Burton s'enlise dans la peau d'Alexandre (ce qu'il peut être monotone parfois, ce Burton!) et Peter Cushing y tient un petit rôle. Ce film n'est cité ici qu'en regard de l'importance qu'Alexandre occupa comme modèle guerrier pour les Romains qui conquirent la Grèce deux cents ans après sa mort.

Puis vint la révolte des esclaves conduite par *Spartacus*, film auquel les Italiens ont fait une supposée suite en 1964, intitulée *La Vengeance de Spartacus* (Michele Lupe, 95 min). Mauvais péplum routinier, la copie vidéo est à ce point exécrable qu'on n'ose même pas en parler.

C'est le moment d'inclure les dessins animés d'*Astérix le Gaulois, Astérix et Cléopâtre, Astérix chez les Bretons* et *Le Cadeau de César*. Bien faits, rigolos et adorables, ces films contiennent plusieurs anecdotes amusantes sur l'armée romaine et maltraite joyeusement le personnage humain de Jules César. Ça fait du bien de rire un bon coup avant de passer aux choses sérieuses. «Farpaitement»!

Astérix et Cléopâtre de René Goscinny et Albert Uderzo

CÉSAR ET CLÉOPÂTRE

La période la plus fouillée de l'histoire romaine au cinéma concerne la carrière de Jules César. Une demi-douzaine de films s'attardent sur la vie du personnage le plus important de la Rome antique, avec les empereurs Auguste et Constantin.

L'oeuvre la plus grandiose et la plus somptueuse à lui être consacrée se concentre également sur deux autres personnages prestigieux: le général romain Marc Antoine et la reine d'Égypte Cléopâtre, septième du nom. *Cleopatra*, le projet colossal et ambitieux de Joseph L. Mankiewicz (1963, 246 min), demeure toujours aujourd'hui le film le plus coûteux de l'histoire du cinéma. Mais au-delà des chiffres, au-delà des caprices d'Elizabeth Taylor et de Richard Burton qui tombèrent amoureux au cours du long tournage, interminable, et au-delà de sa durée-fleuve (plus de quatre heures), on y découvre une oeuvre fascinante, très bien documentée. Mankiewicz s'est inspiré des écrits de Plutarque, de Suétone, d'Appien et d'autres sources anciennes, du livre de C.M. Franzero sur la vie de Cléopâtre, des deux pièces de Shakespeare et de celle de George Bernard Shaw. Le film s'ouvre sur l'arrivée de César à Alexandrie en 51 avant J.-C., sa rencontre avec Cléopâtre qu'il place sur le trône d'Égypte avant de revenir à Rome. La première partie se termine sur la conspiration de Brutus et Cassius qui conduit au meurtre de César. La seconde partie relate la tumultueuse liaison de Marc Antoine et Cléopâtre et se clôt sur leur mort en 30 avant le Christ. Somme toute, *Cleopatra* condense la matière de trois ou quatre films en un seul.

De tous les acteurs qui l'on interprété, Rex Harrison compose le meilleur Jules César. Il devient autant la vedette de la première partie qu'Elizabeth Taylor peut l'être dans le rôle titre. On suit avec intérêt son travail de tacticien et de dirigeant, on partage sa joie devant son fils et on sympathise avec ses faiblesses physiques (César était épileptique). Le rythme est soutenu dans la première partie, alors que l'intérêt se dissipe un peu dans la seconde, la vie d'Antoine étant moins captivante. Reste qu'il y a beaucoup d'inventions dans ce film qui possède plusieurs séquences brillantes, dont la procession gigantesque marquant la venue de Cléopâtre à Rome n'est pas la moindre. La copie vidéo est d'une qualité exceptionnelle et la bande sonore a été remixée en Dolby Stéréo Surroud (ambiophonie).

Mankiewicz avait déjà abordé la conspiration contre César, en 1953, avec *Julius Caesar*. Pour éviter de se répéter dans *Cleopatra*, il passe rapidement sur l'épisode en l'insérant dans une vision onirique pressentie par Cléopâtre, mais il illustre le meurtre de la même façon. Toutefois, quand Marc Antoine lit le testament de César aux Romains, sa voix est couverte sous les cris et la musique, une idée géniale de mise en scène. Il faut dire que dans *Julius Caesar*, adapté de la pièce de Shakespeare, c'est Marlon Brando qui incarne Marc Antoine avec le brio qu'on lui connaît. John Guilgud, James Mason, Edmond O'Brien et Louis Calhern (un Jules César bien austère) complètent une étonnante distribution. La réalisation est soignée et attentive aux comédiens, mais n'empêche, Shakespeare ne pardonne pas aux oreilles peu exercées. Le transfert vidéo a bénéficié d'un soin particulier: les noirs et les blancs sont impeccables et le son est stéréo HI-FI.

Une autre version de *Julius Caesar* a été réalisée, en 1970, par Stuart Burge pour la télévision britannique, avec John Guilgud, Jason Robards, Charlton Heston et Richard Chamberlain. C'est encore plus lourd que le premier et plus statique, puisque télévisé. Sans grand intérêt.

Caesar et Cleopatra (Gabriel Pascal, 1945) raconte le séjour de Jules en Égypte et sa rencontre avec Cléopâtre. Claude Rains et Vivien Leigh assument les rôles principaux. Basé sur la farce de George Bernard Shaw, le style fantaisiste du film s'apparente plus

Julius Caesar de Joseph Mankiewicz

au *Robin Hood* de Michael Curtiz qu'à l'étude sérieuse de Mankiewicz. Il s'agit d'une production standard des années 40, aux couleurs Technicolor remarquablement conservées, affichant une Cléopâtre écervelée typique de l'époque. Stewart Granger y interprète un marchand à l'épée agile qui anticipe sur ses futurs rôles d'aventuriers.

Tiré de Shakespeare, *Antony and Cleopatra* (Charlton Heston, 1972) s'attarde aux derniers moments de la liaison entre Marc Antoine et la souveraine d'Égypte. Ce film rare, le seul réalisé par Heston qui tient aussi le rôle titre, avait disparu de la circulation avant de ressurgir sur vidéo avec une stéréophonie potable. Les étonnants morceaux de bravoure et la violence sanglante dont le film fait preuve reflètent bien la décennie d'où il est issue. Il bénéficie surtout d'un tournage en extérieurs. On y retrouve une référence à *Spartacus* évidente (combat de gladiateurs armés d'un trident et d'une courte épée) et Hildegard Neill campe une Cléopâtre satisfaisante. Heston met en scène un peu lourdement, mais c'est tout de même efficace. Il n'a pu toutefois s'empêcher de faire un clin d'oeil à *Ben Hur* avec sa séquence des galériens.

LA VIE DE JÉSUS SOUS AUGUSTE ET TIBÈRE

Une pléiade de films ont traité de la vie du Christ et, bien que certains parmi eux d'attardent brièvement sur les Romains, il n'est pas dans notre intention d'inclure ici tous ces drames bibliques, mis à part peut-être quelques-uns qui gravitent autour de sa naissance. Le rire plus ou moins gras est à l'honneur dans trois de ceux-ci. L'humour français d'abord, pas très délicat, de *Deux Heures moins le quart avant Jésus-Christ* (Jean Yanne, 1982), une grosse satire de la société française transposée en Judée, qui accumule les gags faciles fondés sur les anachronismes et l'homosexualité (Michel Serrault y travestit son rôle de *La Cage aux folles*). On y pastiche plusieurs péplums, dont *Les Dix Commandements*, *Ben Hur*, *Cléopâtre* et *Spartacus*, on y trouve quelques trouvailles amusantes (Ben Hur Marcel reçoit un Oscar en guise de trophée après la course de chars, les Romains regardent la télévision en Cinémascope, des gens jouent aux machines à sous sur des plastrons d'armures), mais l'ensemble devient vite lassant et redondant.

L'humour très britannique de *Life of Brian* vous fera par contre rire aux larmes. Les Monty Python s'en donnent à coeur joie dans cette caricature irrévérencieuse de la vie de Jésus. Ils écorchent les Romains au passage avec, par exemple, ce centurion zézéteux qui se nomme Biggus Stickus, ou ce légionnaire qui fait écrire cent fois sur le mur du Temple par Brian «Romani ite Domum» («Romains, retournez chez vous!»), s'en s'apercevoir de l'absurdité de son geste. Le film déborde de trouvailles savoureuses et critique l'époque beaucoup plus sévèrement qu'on pourrait le croire de prime abord.

Voici que s'approchent maintenant les gros sabots de Mel Brooks avec sa version farfelue de l'époque romaine dans *History of the World, Part I* (1981). En fait, le tiers du film seulement traite des Romains et n'est pas très intéressant. Le seul aspect positif de ce film, c'est qu'il n'y a jamais eu de deuxième partie!

Passons à des films plus sérieux. Il arrive que dans les clubs vidéos, on mette la main sur de véritables trésors. C'est le cas avec la première version cinématographique de *Ben Hur — A Tale of the Christ*, un classique monumental du cinéma muet réalisé par Fred Niblo, en 1925. Adaptée du roman de Lew Wallace, comme le *Ben Hur* de William Wyler, en 1959, cette impressionnante production avait subi plusieurs mutilations, au cours des années. Récemment, près de trente minutes de pellicule en Technicolor ont été retrouvées et réinsérées dans le film. Ces séquences inestimables avaient été conservées pendant tout ce temps à la Cinémathèque de la Tchécoslovaquie (allez savoir pourquoi!). Pour célébrer cette réédition, une nouvelle partition musicale a été enregistrée par le London Philamornic Orchestra et transférée sur vidéo en stéréo. La copie s'avère donc d'une remarquable qualité.

L'oeuvre porte admirablement bien son âge. Le film raconte, bien sûr, la classique histoire de Judas Ben Hur qui se déroule en parallèle avec la vie de Jésus. On assiste à un déploiement spectaculaire de savoir-faire technique qui étonne encore, même aujourd'hui. On utilise brillamment des décors en trompe-l'oeil, des modèles réduits et des effets optiques composés dans la caméra, créant ici de véritables morceaux d'anthologie: le combat naval entre romains et pirates (qui comporte des scènes de combat d'une violence inouïe), l'arrestation de Ben Hur, la marche triomphale des Romains à Jérusalem (en couleur) et même la course de chars, aussi remarquable ici que dans le film de 1959. Cependant, l'interprétation s'apparente plus à la pantomime qu'au jeu réaliste, avec des émotions amplifiées et des gestes exagérés, ce qui devient un peu risible par moments, malgré une étrange beauté symbolique. De plus, le récit est enveloppé d'une mystique religieuse, reprenant l'iconographie classique de la Renaissance qui alourdit l'ensemble, surtout les dernières trente minutes qui deviennent pompeusement

bibliques. Toutefois, grâce à une mise en scène énergique, à une armée de figurants et à une excellente musique, ce film est un monument de l'histoire du cinéma à découvrir.

Le célèbre remake de 1959, également intitulé *Ben Hur — A Tale of the Christ* (en sous-titre), avec Charlton Heston et Stephen Boyd, se passe de présentation. Mais si vous faites partie de ceux qui n'ont vu le film qu'à la télévision, vous vous devez de le revoir sur vidéo. Parce qu'il est intégral, que la bande sonore est remixée en son ambiophonique et que la spectaculaire course de chars se déroule en format «letterbox», ce qui permet d'obtenir la totalité de l'image et de la composition. Malgré ses nombreuses qualités (mise en scène impeccable, plusieurs morceaux de bravoure époustouflants, motivations des personnages soigneusement développées, tension dramatique très forte par moments), le film est très long. Trop long. Toutefois, l'interprétation de Charlton Heston est vraiment remarquable et Stephen Boyd compose un général romain très convaincant. Grâce à ce dernier, on partage véritablement, peut-être pour la première fois au cinéma, le point de vue des Romains sur la domination de la Judée. *Ben Hur* demeure donc un classique inestimable, une des superproductions les plus impressionnantes jamais réalisées.

Barabbas (Richard Fleischer, 1962) se situe également au temps de Jésus et relate la vie tumultueuse de ce voleur que le Christ remplaça sur la croix. Tourné en Italie et mettant en vedette Anthony Quinn, ce grand péplum succède de peu à *Spartacus* et contient des scènes similaires: le séjour de Barabbas dans les mines et un combat de gladiateurs enlevant entre Anthony Quinn et Jack Palance. Les Romains y ont une importance relative.

Par ailleurs, *The Robe* (Henry Koster, 1953) s'attache à décrire les tourments du légionnaire Marcellus qui fut chargé de la crucifixion de Jésus, devint obsédé par la tunique sacrée et se convertit finalement au christianisme. Ce film fut le premier à être tourné en Cinémascope, ce qui ne change rien sur vidéo, puisque la copie est de format standard, mais elle possède néanmoins une bande stéréo. Outre l'impressionnante ouverture et l'utilisation judicieuse de la couleur (surtout en présence de la fameuse tunique rouge, le seul objet de cette couleur présent dans ces plans), le plus intéressant demeure le point de vue des Romains sur la crucifixion, qui était pour eux un châtiment banal et routinier. Autrement, le film sombre très vite dans le drame biblique ténébreux. Richard Burton nous offre une autre de ses interprétations en marbre solide, Victor Mature en rajoute beaucoup dans le rôle de l'esclave chrétien, Jay Robinson est trop vieux pour jouer Caligula et Jean Simmons se contente d'être belle. L'action se situe entre 32 et 41 après J.-C., sous le joug de Tibère et Caligula.

Une suite à *The Robe* fut réalisée l'année suivante sous le titre *Demetrius and the Gladiators* (Delmer Daves, 1954). Le récit reprend là où le premier film se termine (avec les même images, d'ailleurs), mais la tunique n'est ici qu'un prétexte à resservir les mêmes ingrédients, avec en prime deux combats de gladiateurs, moins prenants toutefois que ceux de *Spartacus* et de *Barabbas*. On se penche sur les excentricités de Caligula (toujours Jay Robinson), le film se terminant d'ailleurs sur sa mort. Malgré la pauvreté du scénario et de la réalisation, *Demetrius* contient une scène très amusante: afin de tester les pouvoirs de la tunique du Christ, Caligula fait tuer un prisonnier et essaie de le ressusciter à l'aide du vêtement rouge en lui commandant: «Lève-toi, c'est ton dieu Caligula qui te l'ordonne!»

LA DOMINATION DES JULIO-CLAUDIENS

Tibère, Caligula, Claude et Néron sont les empereurs romains les plus connus aujourd'hui. On a parlé de décadence à leur sujet, mais la véritable chute de Rome ne s'accomplira en fait que trois cent ans plus tard. Toutefois, les germes de cette déchéance prirent racine au temps de la dynastie julio-claudienne. La série télévisée *I, Claudius* (Hubert Wise, 1977) produite par la BBC de Londres et bientôt disponible sur vidéo, démontre bien ce point de vue. Avec *Cleopatra*, il s'agit sans doute du document le plus historiquement précis que l'on puisse voir. L'histoire commence aux alentours de la naissance du Christ et se poursuit bien après la mort de Claude, en 54. La série se termine en effet avec Néron, vers 68. Même si la réalisation est un peu statique et ne bénéficie pas de beaucoup de moyens, elle réussit admirablement à nous intéresser à cette période fascinante de l'Empire romain. Des comédiens chevronnés se joignent à une distribution de marque composée des meilleurs éléments britanniques: Derek Jacobi dans le rôle titre, John Hurt en Caligula, la diabolique Sian Phillips, Patrick Stewart en légionnaire et

Ben Hur de William Wyler

plusieurs autres. La série comprend treize épisodes de cinquante minutes chacun. L'édition vidéo inclut des scènes jamais vues à la télévision.

L'empereur Claude est vraiment un personnage fascinant car, en dépit de ses faiblesses physiques (bégaiement, spasmes nerveux, santé précaire), il a survécu aux machinations de Livie (femme d'Auguste et mère de Tibère), à la tyrannie de Tibère et à la folie de Caligula. Mais même Claude n'aurait probablement pas survécu à la perfidie de la production pornographique de Penthouse, relatant le court règne de Caligula (*Caligula*,Tinto Brass et Bob Guccione, 1980). Guccione, le propriétaire de Penthouse Magazine, a en effet trahi les créateurs du film en insérant dans le film nombre de scènes érotiques qui allaient à l'encontre des intentions du réalisateur Tinto Brass, du scénariste et romancier Gore Vidal et des comédiens chevronnés associés aux projets, tels Peter O'Toole, John Guilgud, Helen Mirren et, bien sûr, Malcolm McDowell dans le rôle-titre. Il existe cependant deux versions de ce film. La version censurée de 98 minutes n'a aucun sens, preuve que le film repose sur la pornographie, qui en devient alors le véritable sujet. La version intégrale de 150 minutes en dit plus long sur notre propre décadence que sur celle de Rome. Les trente premières minutes sont en ce sens significatives, car elles démontrent le degré de luxure et de corruption qu'ont atteint ces deux civilisations. Cette première demi-heure reflète probablement ce que le film aurait pu devenir si Tinto Brass ne s'était pas retiré du projet. Peter O'Toole est hallucinant en Tibère agonisant qui s'emploie à démontrer à son neveu Caligula la dégénérescence de sa famille condamnée par le fatum parricide. Le reste du film trafique autant les faits que le reste: décors farfelus, costumes exotiques pas très historiques, scènes pornos tout à fait gratuites qui auraient probablement choqué Caligula lui-même.

Après Caligula et Claude vint Néron, accusé de toutes sortes de méfaits, en particulier d'avoir causé le grave incendie de Rome en 68, alors que lui jouait, paraît-il, du violon. Mais jamais on n'accusa Néron d'être ennuyeux, ce qui est pourtant le cas avec *Quo Vadis* (Franco Rossi, 1985), le remake du classique de 1951 réalisé par Mervyn LeRoy avec Peter Ustinov dans le rôle de Néron et qui demeure malheureusement introuvable en vidéo. Dans cette version produite pour la télévision italienne, c'est Klaus Maria Brandauer qui assume avec panache la personnalité tordue de Néron. Bien que la perspective historique soit bien rendue en dépit de moyens modestes, la réalisation est à ce point flasque que l'intérêt s'évanouit rapidement. De plus, le casting international est desservi par une très mauvaise post-synchronisation, avec des voix anglaises qui diffèrent de celles des acteurs, ce qui agacent beaucoup. Cette production fut tournée à Belgrade et elle manifeste tous les symptômes d'une coproduction. Il y a néanmoins un parallèle intéressant établi entre les excès de la cour de Néron et le roman «Satiricon» de Pétrone (Frederick Forrest dans le film), ce dernier servant d'ailleurs de narrateur. Pétrone mourut trois ans avant Néron, en 65, en s'ouvrant les veines: digne d'un sénateur romain.

Federico Fellini a adapté le roman de Pétrone au cinéma, mais cela n'a pas grand chose à voir avec les Romains: c'est en fait plus proche des Grecs et des Égyptiens. *Fellini-Satyricon* (1969) s'apparente plus au rêve, au cauchemar ou à la parabole qu'à la réalité historique. En ce sens, c'est du pur Fellini, avec ses images hallucinantes et délirantes, son sens étonnant de l'étrange et de l'insolite créant un dépaysement total, sa composition remarquable utilisant des couleurs saturées dominées par des teintes chaudes (rouges et orangées), ainsi que son utilisation originale d'une musique à l'instrumentation recherchée. Cela frise par moments l'hystérie collective et l'interprétation se montre aussi stylisée que la réalisation. Mais rien à voir avec l'Empire romain.

Masada (Boris Segal, 1981), par contre, concerne autant les Romains que le peuple juif et se situe entre 71 et 73 après J.-C., alors que l'empereur Vespasien était au pouvoir, marquant ainsi la fin des Julio-claudiens. Cette mini-série de huit heures (environ 400 minutes sans les annonces publicitaires) a été réduite à 130 minutes sur vidéo, ce qui explique le développement précipité, le montage expéditif et les nombreuses ellipses imprévues qui nuisent à la compréhension et à la progression logique du récit. Le document possède cependant une valeur historique indéniable sur les méthodes militaires des Romains et les techniques de résistance des Juifs enfermés dans la forteresse naturelle de Masada. Ils étaient 960 réfugiés sous l'égide de leur chef Eleazer (Peter Straub) à résister à la dixième légion romaine (cinq mille hommes) placée sous le commandement de Flavius Silva (Peter O'Toole). Pendant un an et demi, les légionnaires construiront une immense rampe d'accès pour atteindre les portes de la forteresse avec leur bélier géant. Les Juifs leur raviront toute gloire dans leur victoire en commettant un suicide collectif. Peter O'Toole est comme d'habitude extraordinaire et il est talonné de près par David Warner, Anthony Quayle et Peter Straub.

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

Une bonne portion de l'histoire romaine reste dans l'ombre, aucun film ne venant nous éclairer sur la période couvrant le règne des Flaviens et des Antonins, de 79 à 180. Deux films intitulés *The Last Days of Pompeii* ont décrit l'éruption du Vésuve en 79 qui détruisit Pompéi et Herculanum. Le premier remonte à 1935 et fut réalisé par Ernest B. Schoedsack (*King Kong*), alors que le remake italien date de 1960. Ni l'un ni l'autre ne sont pour l'instant

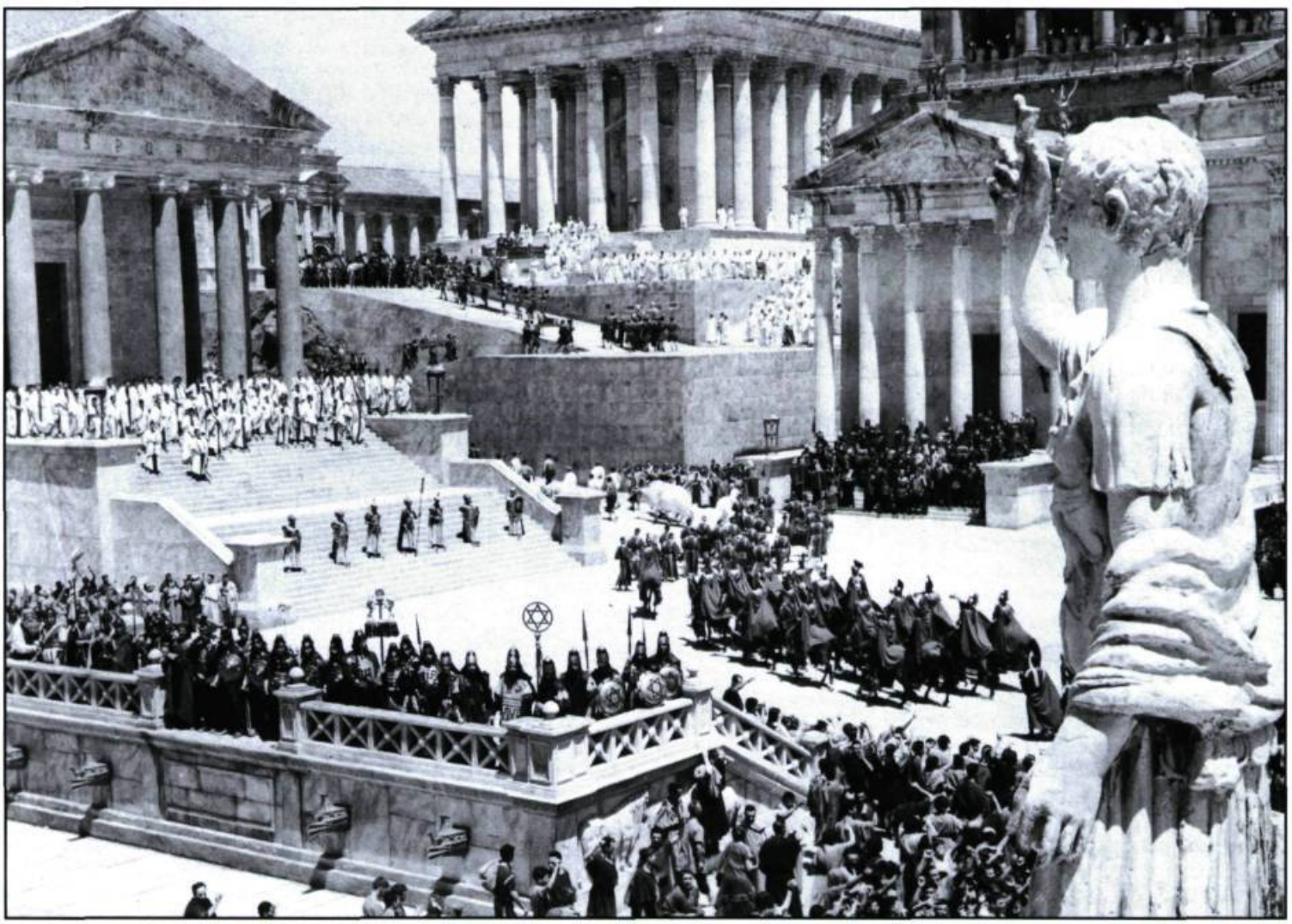
Ben Hur de William Wyler

disponibles sur vidéo.

Et c'est ainsi que nous arrivons à la fin avec *The Fall of the Roman Empire* (Anthony Mann, 1964, 181 min), l'une des dernières mégaproductions à être sortie d'Hollywood sur le sujet. Le titre devient donc doublement approprié. Affichant une étonnante distribution (Alec Guinness, Stephen Boyd, Christopher Plummer, Sophia Loren, James Mason, Omar Sharif, Anthony Quayle, Mel Ferrer, John Ireland), l'influence des superproductions précédentes se fait sentir dans les scènes à grand déploiement: course de chars dans la forêt, affrontements avec les barbares et entre les Romains (énorme figuration chorégraphiée de main de maître en une confusion organisée), duel à l'épée exténuant et saisissant à regarder entre Boyd et Plummer se déroulant dans une arène improvisée par les boucliers de légionnaires. On retrouve des échanges éclairants sur la notion de déclin, sur la nécessité de faire la paix avec les barbares, sur le transfert du pouvoir impérial et les responsabilités incombant aux dirigeants. Le film souffre malheureusement de nombreux temps morts et la relation amoureuse de rigueur entre Stephen Boyd et Sophia Loren ne contribue en rien à accélérer les choses. Reste la performance tout en finesse d'Alec Guinness qui fait de Marc Aurèle un empereur attachant. Située entre 180 et 192, l'intrigue concerne la mort de Marc Aurèle et la venue de Commode sur le trône, avec les conséquences désastreuses que son règne entraînera pour l'avenir de l'Empire.

Des films comme ceux-là, il ne s'en fait plus aujourd'hui. La vidéo ne nous permet d'apprécier qu'une infime partie de l'impact que devait procurer ces spectacles grandioses, car rien ne peut remplacer une projection 70mm Dolby Stéréo SR, dans un temple du cinéma tel que l'Impérial de la rue Bleury, à Montréal. C'est pourquoi la re-sortie de *Spartacus* en salles s'avère si importante. Car avec *Cleopatra* et les deux versions de *Ben Hur*, il représente ce qui s'est fait de meilleur dans le genre. Alors ne manquez pas sa sortie prochaine sur vidéo.

André Caron



The Fall of the Roman Empire d'Anthony Mann

S . P . Q . R . V .

Senatus Populus Que Romanus in Video
(Au nom du Sénat et du Peuple Romain sur Vidéo)

ANNÉE	ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS	FILMS CONCERNÉS
-750	Romulus, premier roi et fondateur de Rome	L'ENLÈVEMENT DES SABINES
-510	Chute de la royauté	
-496 à -272	Conquête de l'Italie	
-356 à -323	Alexandre le Grand en Grèce	ALEXANDER THE GREAT
-264	Début des guerres puniques	
-146	Destruction de Carthage en Afrique et annexion de la Grèce	
-IIe et -Ie	Conquête de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Judée et de l'Espagne	
-73 à -71	Révolte des esclaves	SPARTACUS LA VENGEANCE DE SPARTACUS
-60	Premier triumvirat (Crassus, César et Pompée)	
-58 à -51	Conquête de la Gaule par César	ASTÉRIX LE GAULOIS ASTÉRIX CHEZ LES BRETONS ASTÉRIX ET LE CADEAU DE CÉSAR ASTÉRIX ET CLÉOPÂTRE
-51	Rencontre de César et Cléopâtre VII en Égypte	CAESAR AND CLEOPATRA
-44	Conspiration et meurtre de César	JULIUS CAESAR (1953) JULIUS CAESAR (1970) — CLEOPATRA
-43	Second triumvirat (Octavien, Antoine et Lépide)	ANTONY AND CLEOPATRA
-43	Mariage d'Antoine et Cléopâtre VII	
-41	Défaite d'Antoine à Actium et suicide de Cléopâtre	
-27	Octavien prend le nom d'Empereur Auguste	
0	**Naissance de Jésus**	DEUX HEURES MOINS LE QUART AVANT JÉSUS-CHRIST HISTORY OF THE WORLD, PART I LIFE OF BRIAN
14	Mort d'Auguste, règne de la dynastie julio-claudienne débutant avec Tibère	
		BEN HUR — A TALE OF THE CHRIST (1925) BEN HUR (1959)
33	Mort de Jésus-Christ	THE ROBE
37	Mort de Tibère	CALIGULA — I, CLAUDIUS
41	Mort de Caligula	DEMETRIUS AND THE GLADIATORS
54	Mort de Claude	
68	Incendie de Rome et mort de Néron	QUO VADIS
69	Succession de Galba, Othon et Vitellius et domination des Flaviens	MASADA
79	Mort de Vespasien et éruption du Vésuve (destruction de Pompéi et Herculanum)	
96	Règne des Antonins	
180 à 192	Mort de Marc Aurèle et despotisme de Commode, dernier Antonin	THE FALL OF THE ROMAN EMPIRE
324	L'Empereur Constantin fonde Constantinople	
476	Romulus Augustule, dernier empereur romain (Rome occidentale)	